

I

(dimanche 21 mai 1871)

Devant ce qui reste du bastion du Point-du-jour, le capitaine de frégate Trêves observe cet amas de pierres. À la recherche d'un éventuel soldat embusqué, il est comme dans la caverne de Platon cherchant à comprendre ce qui peut se cacher derrière ces ombres énigmatiques... Quand soudain se dessine devant lui une silhouette. Tout en essayant de se protéger derrière son paravent de pierre, Trêves tente de comprendre ce qu'il se passe. Sous ses yeux, au sommet du bastion, un individu brandit un bâton avec un tissu blanc en faisant de grands gestes. Officier de marine, enrôlé dans un bataillon d'infanterie au début de la Commune, Trêves en reste coi. Ce type devant lui semble bien agiter un drapeau blanc. Même si l'anse est un râteau et le drapeau un mouchoir, aucun doute ne peut subsister maintenant. Est-ce une ruse de ces satanés Communards ? Est-ce qu'ils se rendent ? Les questions se bousculent dans sa tête. C'est quoi la marche à suivre dans ce cas précis ? Qu'est-ce qu'il doit faire ? Prévenir qui ? Et pour dire quoi ? L'homme s'adresse à lui, mais il est trop loin pour l'entendre. Il faut qu'il s'avance. Entre peur et curiosité, son cœur balance... Après un bref temps de réflexion, Trêves ose s'approcher tout près de ce qui reste du pont. Il est à porter de voix :

« Entrez, il n'y a personne ! »

Le capitaine n'en croit pas ses oreilles, il s'attendait à tout sauf à ça ! Trêves se précipite pour en rendre compte. Dans l'excitation

d'une telle nouvelle, on peut imaginer que le capitaine de frégate a eu bien du mal à s'expliquer devant son supérieur. En tout cas, une chose est sûre, il fut suffisamment persuasif pour que celui-ci le suive et aille vérifier par lui-même. Franchissant le pont-levis détruit, escaladant les amas de pierres, les deux soldats versaillais rejoignent le dénommé Ducatel. Celui-ci se présente, il habite Neuilly et est un anti-communard convaincu. Employé des ponts et chaussées, il est en relation avec les services du général Douay depuis de nombreux jours. Se mettant très certainement en avant, Ducatel a dû grossir son rôle d'indicateur, faire montre de toute sa foi versaillaise pour rassurer ses nouveaux interlocuteurs, pour le moins circonspects. De retour dans leurs tranchées, après avoir pu constater que les maisons alentours étaient bien vides, l'officier se précipite au poste de télégraphie. Tout à sa joie, il fait transmettre un bien peu protocolaire : « Faites entrer vos troupes. Nous sommes à Paris ». Telle une patate chaude qu'on se refile, le général Douay, à la lecture de ce message, en réfère immédiatement à son propre supérieur, un certain Adolphe Thiers. Comme les précédents acteurs de cette scène, ce dernier est pour le moins perplexe. Partagé lui aussi entre la joie et le doute, il veut en avoir le cœur net. Rejoignant le Mont-Valérien et le général en chef Mac Mahon, le petit homme à la tête de hibou exige à son arrivée d'avoir une longue vue. La réglant à sa vue, il peut constater que ses soldats ont bien travaillé. Un petit pont de fortune a été apposé sur la fosse où s'agglutinent déjà ce qui ressemble à de petites fourmis. Sur leurs petites pattes, elles transportent matériels et équipements dans l'ancre des Communards.

Vers 17 heures, alors que depuis trois heures les soldats versaillais s'engouffrent dans Paris, un cavalier arrive en trombe devant l'Hôtel de Ville. Essoufflé, crotté par une course effrénée, il exige d'être mis en contact avec les autorités. On cherche certainement à l'en empêcher, en lui disant que c'est impossible, que le Conseil est en plein débat, qu'on ne peut pas le déranger. On imagine aussi le porteur de ce message excédé par ces obstacles, expliquant que c'est important,

suppliant qu'on le laisse passer. Finalement, un huissier se charge de porter sa missive. Introduit dans le brouhaha et les invectives, il s'approche de Billioray. Ce dernier, concentré sur l'intervention de Vermorel pour défendre Cluseret, ne prête qu'un regard distrait au billet qu'on lui tend. Il est à mille lieues de ce qui l'attend. Il lui a fallu le relire une seconde fois pour être bien sûr d'en avoir compris le sens. Son visage se décompose, sa pâleur en a étonné plus d'un. Pense-t-il déjà aux repréailles, aux morts qui vont recouvrir les pavés de Paris ? Entrevoit-il déjà sa future condamnation, sa mort en déportation ? En tout cas, une chose est certaine, il pressent le danger. Sous le choc, Billioray parvient difficilement à se lever et à prendre la parole pour interrompre les débats. D'une voix hésitante, s'accrochant fébrilement à ce morceau de papier légèrement froissé, il tente de le lire d'une voix qui se veut courageuse :

« Dombrowski à guerre et à Comité de salut public : mes prévisions sont réalisées. La porte de St-Cloud a été franchie à quatre heures par les troupes versaillaises ! Je rassemble mes forces pour les attaquer. J'espère les rejeter de l'enceinte avec ce que j'ai d'hommes. Envoyez-moi cependant des renforts. De graves événements ne doivent pas nous décourager. Conservons surtout notre sang-froid. Rien n'est perdu encore ! Si, par impossible, les Versaillais restaient en possession de cette partie du rempart, nous ferions sauter ce qu'il y a de miné et nous les tiendrons en respect de notre seconde ligne de défense, appuyée sur le viaduc d'Auteuil. Restons calmes et tout sera sauvé. Nous ne devons pas être vaincus ! ».

Les représentants du peuple se laissent-ils abuser par ces paroles rassurantes ? Après un moment de silence, si rare en un tel lieu, l'un des membres de l'Assemblée le rompt. Il interroge, demande des éclaircissements sur les renforts militaires envoyés. Il a certainement besoin de se laisser rassurer, enivrer par d'autres propos lénifiants ce que Billioray a la courtoisie de faire :

« On a envoyé des bataillons en renfort. Le Comité de salut public veille ».

Qu'on le croit ou non, qu'importe au fond, le plus simple est encore de faire semblant. Pour chasser ses peurs, mieux vaut détourner les yeux. La

séance reprend son cours jusqu'à ce que Jules Vallès l'interrompe près de trois heures plus tard. Sait-il qu'il vient de la clore définitivement ?

Au côté de Mac Mahon, Thiers suit l'avancée des opérations. Inquiet puis de plus en plus rassuré, il est envahi par une profonde satisfaction. Sa tactique a fonctionné. Les militaires lui promettaient des semaines et des semaines de rudes combats, mais lui ne cessait de dire que la victoire serait rapide. Comme dans ses prédictions, la Commune s'effondre. La succession des nouvelles du front ne relatant que des gains faciles de terrain, il peut se laisser gagner par l'euphorie. Mais, Thiers reste un politique. À plus de 70 ans (dont 40 dans les sphères du pouvoir), il n'a pas besoin de conseiller pour savoir ce qu'il a à faire : exploiter ce succès. « À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire » comme dit le proverbe et cela, Thiers s'y refuse. Accoudé à une table, il gratte la feuille devant lui de sa plume, la rature pour faire de cet épisode tragi-comique une formidable opération militaire, un moment de gloire et de bravoure pour l'armée, pardon, pour « son » armée bien sûr. Les lauriers de la victoire, ils seront sur la tête de Mac Mahon mais c'est lui qui devrait en récolter les fruits. Après de longues minutes d'efforts, de reformulations et d'arrangements syntaxiques, Thiers repose sa plume. Il est satisfait de son travail, il se relit une dernière fois pour être sûr :

« La porte de St-Cloud vient de s'abattre sous le feu de nos canons. Le général Douay s'y est précipité et il entre en ce moment dans Paris avec ses troupes. Le corps des généraux Ladmirault et Clichant s'ébranlent pour le suivre ».

Oui, c'est cela ! Bien mettre en avant l'artillerie, « ses » canons comme l'élément décisif pour « abattre » l'adversaire tout en mino- rant l'action des militaires qui ne font que se « précipit[er] » dans la brèche..., c'est parfait ! Il n'y a plus qu'à l'expédier le plus vite possible à Versailles, tous ces députés, qui ne le soutiennent que du bout des lèvres, seront bien forcés de reconnaître ses talents, de l'applaudir. Il en savoure par avance le moment.

II

(lundi 22 mai 1871)

À quoi songe Adolphe Assi en rejoignant le 192^e de la garde nationale ? À 3 heures du matin, avec la fatigue de la journée, sûrement pas à grand-chose. Relevant et boutonnant le col de sa vareuse, il s'avance dans la nuit. Il connaît ces rues du Trocadéro presque par cœur depuis le temps. Arrivant à proximité du magasin à poudre, il distingue à peine la sentinelle de garde. Un « qui vive ! » tonitruant retentit dans le silence de la nuit. Agacé par cette méprise, Assi relève le canon de son chassepot et commence à invectiver son subordonné :

« C'est comme cela qu'on traite son lieutenant, en le mettant en joue, tu ne vas pas lui tirer dessus quand même... ».

Pas le temps de finir son sermon que l'ancien garibaldien se retrouve encerclé par une trentaine d'hommes. Par quelle formule magique ont-ils pu arriver jusque-là ? C'est à n'y rien comprendre ! Et pourtant, depuis la veille, on ne peut pas dire que les Versaillais aient chômé. Devant une résistance très disparate voire inexistante, ils ont réussi à s'emparer de la pointe sud-ouest de la capitale. Tandis que le II^e corps, en franchissant la porte de Versailles, est parvenu à atteindre le Champ-de-Mars et son École militaire sans coup férir ; le IV^e corps a pris par surprise, à l'exemple d'Assi, le Grand Quartier Général.

À l'aube, Paris se réveille au son du tocsin et des tambours qui battent le rappel. Les questions se bousculent et l'inquiétude submerge

rapidement les Parisiens. Tout le monde sait ce que cela signifie. Certains s'habillent déjà avec leur tenue de garde national, prennent leur fusil et se dirigent au lieu de rassemblement prévu ; les autres cherchent à se renseigner. Fébrilement, ils interrogent leurs voisins de palier sur les événements de la nuit :

« Les Versaillais ont attaqué ? Vous croyez qu'ils sont entrés dans Paris ? »

Sans réponse certaine, ils se rendent dans les rues. Des bruits commencent à circuler, des plus réalistes aux plus fantaisistes :

« Les Versaillais auraient franchi les principaux points fortifiés, ils auraient déjà atteint la rue Vaugirard et même la caserne Duplex... ».

Certains commencent à se laisser envahir par la peur, d'autres préfèrent ironiser sur ces soi-disant informations :

« Non, mais et pourquoi pas le Champ-de-Mars et son Quartier Général tant que t'y es, c'est ridicule ! ».

Individuellement ou par groupes, les habitants se dirigent vers la petite foule compacte et bruyante qui s'agglutine autour des grandes affiches posées durant la nuit. On réclame le silence, les plus éloignés ou les illettrés demandent qu'on en fasse la lecture. L'un d'entre eux se dévoue. Se raclant la gorge, il commence à s'exprimer avant de devoir s'interrompre, la foule ne l'entend pas au fond. Une fois le silence rétabli, d'une voix plus forte mais où perce l'émotion, il reprend sa lecture :

« Citoyens. Assez de militarisme, plus d'états-majors galonnés et dorés sur toutes les coutures ! Place au peuple, aux combattants aux bras nus ! L'heure de la guerre révolutionnaire a sonné. Le peuple ne connaît rien aux manœuvres savantes, mais quand il a un fusil à la main, du pavé sous les pieds, il ne craint pas tous les stratégestes à l'école monarchiste (« oui, c'est vrai » déclare un moustachu dans la foule). Aux armes ! Citoyens, aux armes ! (« Aux armes ! » reprennent quelques hommes). Il s'agit, vous le savez de vaincre ou de tomber dans les mains impitoyables des réactionnaires et des cléricaux de Versailles, de ces misérables qui ont, de parti pris, livré la France aux Prussiens et qui nous font payer la rançon de leurs trahisons ! Si vous

voulez que le sang généreux qui a coulé comme de l'eau depuis six semaines ne soit pas infécond, si vous voulez épargner à vos enfants et vos douleurs, et vos misères, vous vous lèverez comme un seul homme, et, devant votre formidable résistance, l'ennemi qui se flatte de vous mettre au joug, en sera pour sa honte des crimes inutiles dont il s'est souillé depuis deux mois (des « bravos ! » et des vivats retentissent). Citoyens, vos mandataires combattront et mourront avec vous, s'il le faut. Mais au nom de cette glorieuse France, mère de toutes les révolutions populaires, foyer permanent des idées de justice et de solidarité qui doivent être et seront les lois du monde, marchez à l'ennemi et que votre énergie révolutionnaire lui montre qu'on peut vendre Paris, mais qu'on ne peut ni le livrer, ni le vaincre ! La Commune compte sur vous, comptez sur la Commune ! »¹.

La foule exulte, ces déclamations révolutionnaires suscitent de tonitruants « aux armes ! » qui sont repris de bon cœur... mais une fois que la masse s'est dispersée, une fois l'euphorie retombée, que les clameurs se sont tues, chaque individu se retrouve seul avec sa conscience, chacun trouve de bonnes raisons pour ne pas se sacrifier pour la Cause. Après tout, qui va s'occuper de la pauvre vieille mère, nourrir les enfants si on n'est plus là ? Certains se demandent comment et où ils vont pouvoir se cacher ; d'autres surmontent leurs craintes et veulent se rendre utiles. Mais comment ? L'idée est lancée. Par qui ? Comment ? Personne ne le sait ou plutôt les versions divergent trop les unes des autres... Quoi qu'il en soit un mot a retenti :

« Barricade ! ».

Une fois ce mot brandit comme un étendard, des gens se regroupent autour de celui qui a repris l'idée. Des questions fusent :

« Oui, mais comment ? On a rien pour repousser les Versaillais ? »...

L'un d'eux tente de rassurer les indécis :

« Les armes on en trouvera, les Gardes Nationaux nous en donneront et si ce n'est possible, il y a bien des bons patriotes qui nous en

1 Proclamation de Delescluze, délégué de la guerre au peuple de Paris, *Journal officiel*, 22 mai 1871.

prêteront. Allez messieurs du courage ! Prenez ce banc, cette charrette et commencez à la construire cette barricade, qu'elle soit la plus infranchissable possible ! ».

Galvanisés par ces paroles et par les exemples glorieux de 1830 et 1848, des hommes et des femmes s'exécutent, tirant et renversant le banc, enlevant telle plaque d'égout ou plaçant cette charrette à bras de travers... Mais rapidement, même après avoir enlevé des pavés de la chaussée, la barricade n'en a que le nom. Elle ne dépasse pas les 50 cm sur une partie de sa largeur.

« Il nous faut autre chose, mais quoi ? »

Chacun y va de sa petite idée :

« Au bout de la rue, il y a des tonneaux dont un cassé, on pourrait s'en servir, suggère l'un

— Utilisons des sacs de terre, propose un autre... ».

Et chacun, individuellement ou en groupe, s'active pour voir la barricade être digne de porter ce nom. Une fois la rue retournée en long, en large et même en travers, le groupe se réunit. Contemplant leur œuvre, les combattants comprennent bien vite qu'elle ne résisterait pas bien longtemps, qu'elle ne servirait même pas à les mettre à couvert des balles versaillaises. Alors ? Regardant autour d'eux, ils ne voient plus rien, seuls les immeubles qui les entourent. Attirés par le bruit, certains voisins commencent à les rejoindre tandis que d'autres admirent leurs efforts depuis leur fenêtre ou déplorent déjà les dégâts occasionnés... lorsque l'un des participants propose d'utiliser le mobilier des maisons. Venue d'en haut ou d'en bas, cette idée lancée presque au hasard rencontre immédiatement un écho. Les jeunes s'activent à taper à toutes les portes. Avec leur fougue, leur ferveur révolutionnaire, ils réussissent à convaincre les uns de leur donner la vieille armoire, la pendule de la grand-mère ; les autres, de leur fournir un matelas et pourquoi pas la table et les chaises de la cuisine. Convaincre ? Le mot est sans doute trop fort, car les habitants ont bien du mal à ne pas offrir quelque chose. Ne voulant pas se sentir exclus de la communauté, beaucoup n'osent pas refuser leur aide... Quelles qu'en soient les raisons profondes, matelas, chaises et autres

pleuvent sur la rue. Inondant la chaussée, la barricade, telle une digue, voit cette masse d'objets s'y agglomérer jusqu'à constituer un véritable rempart militaire. Essoufflés, transpirant à grosses gouttes, hommes et femmes contemplant leur œuvre. Cette « barricade » de près de deux mètres de haut, leur semble forte et courageuse, digne de sa mère (celle de 1848) et de sa grand-mère (celle de 1830).

Peut-être mis au courant de cet événement, le Comité de salut public lance un appel pour encourager le mouvement. Dans la matinée, de nouvelles affiches sont placardées sur les murs et les arbres de Paris. Rentrant à leur domicile ou se rendant à leur travail, attirés par leurs couleurs vives, beaucoup de Parisiens s'y arrêtent quelques minutes. Même si la colle, pas encore sèche, fait un peu baver l'encre, ils peuvent y lire : « Le peuple qui détrône les rois, qui détruit les Bastilles, le Peuple de 89 et de 93, le Peuple de la Révolution ne peut pas perdre en un jour le fruit de l'émancipation du 18 mars. Parisiens, la lutte engagée ne saurait être désertée par personne car c'est la lutte de l'avenir contre le passé, de la Liberté contre le despotisme, de l'Égalité contre le monopole, de la fraternité contre la servitude, de la solidarité des peuples contre l'égoïsme des oppresseurs. Aux ARMES ! Donc AUX ARMES ! Que Paris s'hérisse de barricades, et que, derrière ces remparts improvisés, il jette encore son cri de guerre, cri d'orgueil, cri de défi, mais cri de victoire, car Paris, avec ses barricades, est inexpugnable [...] Que le Paris révolutionnaire, le Paris des grands jours, fasse son devoir, la Commune et le Comité de Salut Public feront le leur ». Par répercussion ou de manière tout aussi spontanée que la première, d'autres barricades se constituent. Déambulant dans les rues à admirer le spectacle, Charles de Varigny est ébahi par cette ferveur révolutionnaire qui gagne Paris :

« Je ne retrouve plus trace de l'abattement de la matinée. Les rues sont désertes. Mais, de distance en distance, de véritables fourmilières humaines empilent les pavés remplissent des sacs de terre, établissent des meurtrières et des embrasures déploient une prodigieuse activité. Les femmes sont en nombre. Elles excitent les travailleurs et travaillent,

elles-mêmes, avec ardeur. Au sommet, on amasse d'énormes balles de coton pour amortir le choc des balles. Des talus en terre recouvrent ces amas de pierres disposés avec une singulière symétrie. Les travaux ne ressemblent en rien aux barricades primitives de 1848, composées de quelques voitures jetées au milieu de la voie [...] la fureur, la rage sont partout »².

Au nombre de 800, peut-être 900 ou 1 000, elles se disséminent dans Paris, même si la plupart sont concentrées dans les XIX^e, XI^e, XX^e voire XIV^e arrondissements.

Pendant que la résistance parisienne s'organise l'armée versaillaise grignote de son côté du terrain. Semblant ne jamais être rassasiée, elle dévore avec entrain la place Clichy et le parc Manceau au nord, la place de l'Étoile mais aussi le faubourg St-Honoré ou l'église St-Augustin au centre. Moins gourmande au sud, elle ne s'attaque qu'à la gare St-Lazare puis à la gare Montparnasse. Les mets ferroviaires étant particulièrement délicats, elle souhaite prendre tout son temps pour les déguster avec délice. Repu après avoir avalé près d'un quart de la capitale, notre ogre a bien besoin de se reposer, pour s'assurer une bonne digestion. Satisfait de l'avancement des opérations, Thiers peut s'en retourner à Versailles. Tranquillement assis sur sa banquette, tout en rectifiant quelque formulation de son discours, il regarde le paysage le dépasser et jouit par avance des ovations du public qu'il va recevoir. Lui, qui s'était rêvé en successeur de Bonaparte en 1848, lui qui avait pensé pouvoir manipuler ce grand benêt et qui s'était retrouvé le dindon de la farce lors du coup d'État de 1851, lui le proscrit de la politique sous l'Empire ne peut qu'apprécier ce retournement de situation. Il est enfin sous le feu des projecteurs. S'il n'est pas le président de la République en titre, il a réussi à être le chef de l'exécutif. Et maintenant, il va pouvoir entrer par la grande porte dans l'Histoire. À peine le temps de se changer en arrivant à Versailles, Thiers se dirige vers le château où l'attendent avec impatience les députés.

2 Correspondance de Charles de Varigny, recueillie par Louis Thomas, *Documents inédits sur la guerre et la Commune*, Paris, 1913.

Avant d'entrer sur scène, comme caché derrière un rideau, il regarde le public compact des députés. Son apparition suscite les applaudissements, toute l'Assemblée se lève dans un bel unanimité, la star tant attendue est enfin là. Il prend son temps pour monter les marches vers l'estrade autant pour éviter de tomber (car ses jambes ne sont plus aussi alertes qu'avant) que pour profiter du moment. Comme s'il voulait arrêter le temps, il dépose très consciencieusement ses notes sur le pupitre, d'un signe de la main il semble implorer le silence et pourtant, apprécie que les acclamations se poursuivent encore... Une fois le silence complet obtenu, il peut débiter son discours :

« Messieurs, je n'ai rien à vous apprendre que vous ne sachiez déjà en grande partie. Mais, certes, dans une occasion aussi grande, vous seriez justement étonnés si nous ne venions pas nous entretenir avec vous des événements qui se sont accomplis ou qui s'accomplissent »³.

Des manifestations d'acquiescement retentissent, Thiers sent que son entrée en matière, faite de modestie et de respect pour l'Assemblée, a atteint son but, son public est tout ouïe :

« Jusqu'ici, toutes les fois que je vous apportais des nouvelles, j'étais réduit à vous dire que nous marchions vers le but. Et je vous disais vrai. Aujourd'hui, je puis vous dire beaucoup mieux : le but est atteint ! La cause de la justice, de l'ordre, de l'humanité, de la civilisation, a triomphé, grâce à notre brave armée, qui a fait son devoir ».

Des vivats, des bravos viennent l'interrompre. Sa montée en puissance verbale, son éloquence ont déjà séduit la foule des députés. Emporté par cet élan de ferveur, Jules Simon lance un tonitruant :

« Grâce à vous aussi ! ».

Ravi de la tournure des événements, Thiers peut reprendre un ton en dessous :

« Général en chef, commandants de corps, généraux de division, officiers de tout grade, et soldats, tout le monde a fait son devoir pleinement. Vous me permettrez de féliciter devant vous cette brave armée, qui, bien qu'elle ait eu à faire, un cruel sacrifice, celui de verser le sang,

3 A. Thiers, *Discours parlementaires de M. Thiers*, Calmann Levy, Paris, 1879, p. 263-266.

a fait ce sacrifice sans hésitation, en le payant de son sang, sang généreux, consacré à l'accomplissement des plus nobles devoirs ».

Les applaudissements répétés l'interrompent à nouveau, Thiers n'en perd pas pour autant le fil :

« Messieurs, vous savez à peu près comment les choses se sont passées. Sous la protection de la puissante artillerie qui a été déployée, nous avons pu cheminer avec une rapidité peu ordinaire soit devant le fort d'Issy, soit devant le fort de Vanves, soit contre la partie de l'enceinte qui a été l'objet direct de nos attaques ».

Avec son « nous » et son « nos », il vient de s'associer l'air de rien à l'accomplissement de l'exploit. Il s'est presque fait passer pour un des combattants ayant pris d'assaut Paris, armé de son chassepot... Mais il est trop bon orateur pour ne pas trop accentuer cette idée, juste l'insinuer, Jules Simon ou d'autres se chargeront bien d'être explicite à sa place :

« Et cependant, bien qu'on ait eu à faire une chose (permettez-moi de le dire, c'est l'armée que je célèbre ici), la chose la plus difficile, à savoir, de traverser à la sape un espace aussi vaste que celui du bois de Boulogne, cela a été fait en cinq jours. À dire vrai, nous ne comptions pas assez sur notre succès, car nous croyions que l'assaut ne pourrait être donné que dans trois ou quatre jours. Heureusement cette cruelle nécessité d'un assaut nous a été épargnée ; le sang valeureux de nos soldats n'a pas coulé, ou du moins a coulé dans une proportion bien moindre que si nous avions eu un assaut à livrer. Voici les faits dans leur simplicité et leur grandeur : hier, dans l'après-midi, le brave général Douay s'est aperçu que son artillerie avait fait plus de ravages qu'il ne l'avait d'abord supposé. Il s'est convaincu que, sous ce feu terrible, la porte de St-Cloud, au Point-du-Jour, était devenue abordable. Quelques officiers du génie, avec quatre compagnies, s'y sont précipités. Ils ont eu quelques efforts à faire, mais l'armée a suivi bientôt, et le corps du général Douay est entré tout entier. Cette nuit, le général Ladmirault est entré aussi par les portes de Passy et d'Auteuil, et il s'est rendu sur la gauche à l'avenue de la Grande-Armée. Il a enlevé la barricade qui est en avant de l'Arc de Triomphe, et l'Arc de Triomphe

a bientôt été en notre pouvoir. Au même moment le général Vinoy, qui commande l'armée de réserve, est entré de son côté, il a donné la main au général de Cissey, qui avait déjà fait une brèche praticable ; il a ouvert la porte de Sèvres, et alors nos trois corps d'armée se sont trouvés en pleine ville de Paris ».

Les *faits* sont tellement simples qu'ils n'en sont que plus éloignés de la Vérité... mais, à ce moment-là, ce n'est que le cadet des soucis de Thiers. L'historien s'efface derrière le politique, il sait qu'il a besoin d'exagérer l'opposition parisienne pour mieux tirer profit de sa prochaine victoire. Devant un public toujours aussi captivé, il peut reprendre son discours sachant bien que personne n'osera le remettre en cause :

« À l'heure où je parle, d'après les dernières nouvelles, le deuxième corps, que commande le général Cissey, est maître de tout le faubourg St-Germain, à peu près ; sa gauche est aux Invalides et au Champ-de-Mars, sa droite est à la gare de Montparnasse. Le centre de l'armée, avec l'illustre maréchal qui est à sa tête, est dans les Champs-Élysées. Le général Clinchant a pris par le faubourg St-Honoré ; il est arrivé à l'Opéra et il a tourné les positions principales des insurgés. Telle était la situation il y a deux heures. À la résistance que nous rencontrons, nous sommes fondés à croire que nous serons bientôt maîtres de tout Paris, et que, dans peu de temps, Paris sera rendu à son vrai souverain, la France ».

De nouveaux applaudissements éclatent dans les tribunes, de multiples « très bien » tonnent dans la salle. Thiers est satisfait, il a soigné son effet et la dernière phrase qu'il avait changée sur le trajet a eu l'impact qu'il espérait, au-delà même de ce qu'il espérait. Bien que la fatigue le gagne, son exaltation juvénile de tribun l'encourage à continuer. Transporté par son public, littéralement et métaphoriquement à ses pieds, il peut donner libre cours à ses sentiments, peut-être même à ses émotions. D'un ton ferme et décidé, il déclame :

« Messieurs, nous sommes d'honnêtes gens ; c'est par les voies régulières que justice sera faite. Les lois seules interviendront, mais elles seront exécutées dans toute leur rigueur ».

Devant le « vif assentiment », il peut hausser le ton :

« C'est avec les lois qu'il faut frapper les scélérats qui ont violé les propriétés, qui n'ont pas épargné la vie des hommes les plus respectables, en en faisant des otages et en les menaçant sans cesse, qui ont renversé nos monuments, qui ont fait ce qu'aucun peuple sauvage n'aurait fait, renversé les monuments de la gloire nationale. Messieurs, l'expiation sera complète, mais ce sera, je le répète, l'expiation telle que d'honnêtes gens doivent l'infliger quand la justice l'exige, l'expiation au nom des lois et par les lois ».

Sous les vivats toujours plus enthousiastes, Thiers se dit qu'il peut retourner s'asseoir à son banc. Mais à peine installé, Paul Bethmont vient le prévenir d'un oubli qui pourrait lui être préjudiciable. Immédiatement, Thiers regagne la tribune comme pour un rappel :

« Messieurs, je n'ai qu'un mot à ajouter. Un de mes collègues, avec beaucoup de raison me fait remarquer que je n'ai pas parlé des marins. C'est, Messieurs, qu'en parlant de l'armée française, je croyais les y avoir compris. Je me hâte de dire qu'ils ont fait leur devoir admirablement, comme leurs frères de l'armée de terre ».

Après ce rectificatif effectué, Thiers peut quitter à nouveau la scène et admirer la suite du spectacle. Aux premières loges, il peut voir son ministre de l'Instruction proposer un projet de loi rétablissant la colonne Vendôme et la Chapelle Expiatoire. Puis dans un ballet parfait voir Cochery le remplacer et mettre aux voix une résolution afin de lui rendre hommage (avec son armée toutefois), ce que la foule des députés approuve en chœur. Enfin, dans une chorégraphie qu'on aurait pu croire patiemment répétée, Thiers, « avec une vive émotion et un profond attendrissement », fait de nouveau son entrée sur scène. Monté à la tribune, il déclame la main sur le cœur et des trémolos dans la voix :

« Je veux remercier l'Assemblée, lui témoigner ma profonde gratitude et lui déclarer qu'elle vient de m'accorder la plus grande récompense que j'aie reçue de ma vie ».

Devant un tel final si époustoufflant, le public ne peut qu'applaudir à tout rompre, les « Bravos ! » et des « Vive Thiers » retentissent de plus belle au moment même où... les premières exécutions sommaires ont lieu. Capturés rue du Bac, seize Communards sont passés par les armes.